

## La guerre dans le *Muqtabis* II-2. L'histoire d'Ibn Marwān al-Ġilliqi

Notre but ici n'est pas de retracer l'histoire d'Ibn Marwān, le rebelle *muwallad*, ou néo-musulman, contre l'émir de Cordoue, Muḥammad Ier, finalement réconcilié avec son successeur 'Abd Allāh. Cette trajectoire a été déjà à plusieurs racontée à partir de plusieurs des chroniques d'al-Andalus, et en dernier lieu par Bruno Franco Moreno, celui-ci ajoutant aux informations tirées des textes des considérations archéologiques, ainsi qu'une interprétation de l'action du personnage<sup>1</sup>.

Ce que nous entendons faire ici consiste à prendre une des sources de cette histoire, celle que l'on peut considérer même comme la principale, pour la première partie de la vie du rebelle, dans son texte original, jusqu'ici non traduit dans une langue occidentale, et conformément au thème de ce congrès, consacré à la guerre du Moyen Âge, voir les informations que l'on peut en tirer sur la guerre en al-Andalus, dans la période de l'émirat de Cordoue, aussi bien d'ailleurs, comme on verra, guerre interne entre le pouvoir de Cordoue et les rebelles à son autorité, que guerre externe avec les formations chrétiennes du Nord péninsulaire, particulièrement ici le royaume asturo-léonais, dénommé dans les sources andalusiennes *Ġillīqiya*, qui n'est pas la Galice au sens moderne, mais la *Galicia* romaine, englobant tout le Nord-Ouest de la péninsule.

Il faut dire un mot au préalable sur la source que nous utilisons, qui, comme beaucoup de sources andalusiennes, a une histoire singulière<sup>2</sup>. On sait que l'historien cordouan du XIe siècle, Ibn Ḥayyān, considéré comme le plus grand des chroniqueurs d'al-Andalus, a écrit, ou compilé, outre une histoire de son temps, *al-Maṭn*, entièrement perdue, sauf dans les citations des écrivains postérieurs, une histoire d'al-Andalus, depuis la conquête arabe jusqu'à la chute du califat de Cordoue, intitulé *al-Muqtabis* (ou *al-Muqtabas*). Des dix volumes qui constituaient cette oeuvre, on dira qu'environ la moitié ont été, à ce jour, retrouvés, publiés et généralement

<sup>1</sup> «'Abd al-Rahmān bn Marwān al-Ġillīqī. Un líder muladí del Occidente de al-Andalus rebelde a los dictados de Córdoba (siglos IX/III)», *Arqueologia Medieval* 10 (Porto, 2008), p. 51-63.

<sup>2</sup> Pour une vue d'ensemble de l'historiographie d'al-Andalus et une mise au point sur les oeuvres publiées et traduites, nous nous permettons de renvoyer à notre article, «Historiographie d'al-Andalus. Un essai de mise au point», *Clio* (Centro de História da Universidade de Lisboa), Nova Série, 16/17 (2008), p. 15-40.

traduits, plus ou moins fidèlement. En particulier on n'a aucun trace du volume 1, correspondant à la conquête, à l'époque des gouverneurs, et au début de l'émirat (années 711-796). Par contre la première partie du volume 2, correspondant au règne d'al-Ḥakam Ier et partie de celui de 'Abd al-Raḥmān II (796-846) après des péripéties rocambolesques, a été publiée et traduite en l'espace de quelques années<sup>3</sup>. La seconde partie de ce volume 2 (que nous désignerons comme le *Muqtabis* II-2), correspondant à la fin du règne de 'Abd al-Raḥmān II et à celui de Muḥammad I (années 846-880), a connu aussi une histoire compliquée: publiée partiellement (seulement jusqu'à la fin du règne de 'Abd al-Raḥmān II, 846-852) au Caire par Maḥmūd 'Alī MAKKĪ en 1971 (avec une réédition en l'état en 1995), elle a été publiée intégralement par le même savant à Beyrouth en 1973. Mais, pour des raisons que nous ignorons<sup>4</sup>, cette partie n'a jamais été traduite, sinon en de très brefs extraits<sup>5</sup>, ou sommairement résumée<sup>6</sup>.

Les données que nous extrayons ici de ce *Muqtabis* II-2 peuvent servir à compléter ou conforter l'exposé fourni par Évariste LÉVI-PROVENÇAL de l'organisation militaire de l'émirat et du califat de Cordoue, dans ses deux versions successives<sup>7</sup>, l'orientaliste français, décédé en 1956, n'ayant pas connu, même sous la forme des manuscrits, le texte publié en 1973<sup>8</sup>, ainsi que le travail de María Jesús VIGUERA MOLINS sur le même sujet<sup>9</sup>.

La pratique consistant en la remise des drapeaux aux chefs de l'expédition dans la grande mosquée de Cordoue est connue<sup>10</sup>. Ibn Ḥayyān ajoute, à pro-

<sup>3</sup> D'abord une édition fac-similé du manuscrit publiée par les soins de Joaquín VALLVÉ (Madrid, Real Academia de la Historia, 1999), puis une traduction espagnole par Maḥmūd 'Alī MAKKĪ et Federico CORRIENTE (Saragosse, Instituto de Estudios Islámicos y del Oriente Próximo, 2001), enfin l'édition critique par M. 'A. MAKKĪ (Ryad, 2004). On peut citer aussi l'édition et la traduction partielles par Joaquín VALLVÉ et F. RUIZ GIRELA, *La primera década del reinado de Al-Ḥakam I, según el Muqtabis II, 1 de Ben Ḥayyān de Córdoba (m. 469 h./1076 J.C.)*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2003. On notera qu'Évariste LÉVI-PROVENÇAL, qui avait eu le manuscrit à sa disposition sans arriver à le publier, le cite comme *Muktabis* I, ce qui peut induire à confusion (par ex. *Histoire de l'Espagne musulmane*, t. 3, Paris, 1953, p. 79, note 1).

<sup>4</sup> M. A. MAKKĪ nous a fait part, en mai 2008, de son intention ancienne de réaliser cette traduction, mais ne nous a pas découragé de celle que nous avons entreprise.

<sup>5</sup> Le passage relatif à la prise du château de «Dūbal» (*Monte Oxiferum*) par Alfonso III, dans B. FRANCO MORENO, *art. cit.*, p. 57.

<sup>6</sup> Martim VELHO, «Ibn Marwān (Ibn al-Djilliki) e Sa'dūn Surunbāqui. A localização de Monsalude», *Ninth Congress of the Union Européenne d'Arabisants et Islamisants (Amsterdam, 1978)*, Leyde, 1981, p. 270-287, le résumé correspondant aux p. 279-283.

<sup>7</sup> «Les provinces, la défense des frontières et l'organisation des frontières», chap. 4, p. 115-156, dans *L'Espagne musulmane au Xe siècle. Institutions et vie sociale*, Paris, 1932 (réimp., Paris, 1996). «L'organisation militaire», chap. 9, p. 55-112, dans *Histoire de l'Espagne musulmane*, t. 3, *Le siècle du califat de Cordoue*, Paris, 1953.

<sup>8</sup> Cf. également E. GARCÍA GÓMEZ, «Armas, banderas, tiendas de campaña, monturas y correos en los "Anales de al-Ḥakam II" por 'Isā al-Razī», *Al-Andalus* 32 (1967), p. 163-179.

<sup>9</sup> «La organización militar en al-Andalus», dans Miguel Ángel LADERO QUESADA (coord.), *Los recursos militares en la Edad Media hispánica (= Revista de Historia Militar, n° extraordinario)*, Madrid, 2001, p. 17-60.

<sup>10</sup> É. LÉVI-PROVENÇAL, *L'Espagne musulmane au Xe siècle*, p. 142, d'après IBN 'IDĀRĪ, *Bayān* 3, p. 5, 9, 93. E. GARCÍA GÓMEZ, «Armas, banderas ...», p. 168. IBN ḤAYYĀN, *Muqtabis* [VII], éd. 'A. 'A. al-ḤAĠĠĪ, *al-Muqtabas fī aḥbār balad al-Andalus*, Beyrouth, 1965, p. 24-26; trad. E. GARCÍA GÓMEZ, *El Califato de Córdoba en el "Muqtabis" de Ibn Ḥayyān. Anales palatinos del Califato de Córdoba Al-Ḥakam II (360-364 H./971-975 J.C.)*, por 'Isā Ibn Aḥmad al-Rāzī, Madrid, 1967, § 9, p. 48-50.

pos de l'expédition navale envoyée contre la Ğillīqiya en 266/878-879, qui devait se solder par un désastre, que cette remise du drapeau est effectuée après lecture faite par les lecteurs [du Coran] au commandant désigné de cette flotte, selon la coutume de l'émir<sup>11</sup>.

Le commandement de l'armée émirale est confié à un général (*qā'id al-ġayš*), qui dans la plus grande partie de cette histoire est Hāšim Ibn 'Abd al-'Azīz, également ministre, ou vizir (*wazīr*), et favori de l'émir Muḥammad Ier, capturé au cours d'une rencontre avec les rebelles du Ğarb, livré au roi de León, Alphonse III, et finalement racheté (nous reviendrons sur cet aspect). Mais ce général est accompagné à la tête de l'armée, dans son expédition contre Ibn Marwān et Sa'dūn al-Surunbaqī, par le prince héritier (*walī 'ahd*) al-Munḍir. Nous ignorons comment se faisait le partage des responsabilités de commandement. Il est vraisemblable que l'aspect proprement militaire revenait à Hāšim, que l'on voit combattre en personne et être capturé. On trouve encore présent dans l'armée qui assiège Ibn Marwān dans Alanje, un autre fils de l'émir Muḥammad, désigné seulement comme "enfant" (*al-walad*), 'Abd Allāh, qui, comme on sait succédera à son frère al-Munḍir, après le bref règne de celui-ci. C'est à 'Abd Allāh qu'Ibn Marwān choisit de se rendre, en raison de sa douceur de caractère, nous dit-on, et afin d'obtenir par son intermédiaire le pardon (*al-amān*) de l'émir Muḥammad, qui le lui concéda, pour lui et les siens, moyennant l'abandon d'Alanje et leur installation à Badajoz. Sans doute la présence des deux fils de l'émir dans l'armée, à côté du général la commandant, souligne-t-elle l'importance accordée par l'émir de Cordoue à la suppression de la dissidence d'Ibn Marwān. Mais l'émir lui-même s'était déplacé pour la circonstance et conduisait en personne les opérations du siège d'Alanje<sup>12</sup>. Dans d'autres expéditions des mêmes années, c'est le prince héritier seul, ou Hāšim seul, qui assume le commandement, ou bien Hāšim et al-Munḍir assurant conjointement la direction des troupes se séparent pour combattre chacun un adversaire différent, Hāšim Sa'dūn al-Surunbaqī qui le capturera, et al-Munḍir Ibn Marwān. Après la capture de Hāšim, al-Munḍir rassemble les éléments dispersés de son armée, et nomme à sa tête al-Barrā' Ibn Mālik al-Qurašī.

Les pratiques classiques de l'expédition estivale<sup>13</sup> sont décrites par exemple, de manière succincte, à propos de celle menée en 265 H (septembre 878-août 879), par le prince al-Munḍir dans la Marche supérieure (*al-taġr al-a'lā*): siège de Saragosse et des autres localités des Banū Qāsī, destruction

<sup>11</sup> *Muqtabis* II-2, 1973, p. 398 = f° 284 a. Pour le sens de *qara'a 'alā*, "lire ou réciter le Coran", cf. LANE, *Lexikon*, t. 7, p. 2502.

<sup>12</sup> La direction des opérations de siège par l'émir est explicité dans le texte, et le paragraphe suivant dit que l'émir revint à Cordoue et qu'Ibn Marwān s'installa à Badajoz.

<sup>13</sup> L'arabe *al-šā'ifa* donnant l'espagnol *aceifa* et le portugais *ceifa*, ce dernier avec un sens un peu différent.

des moyens de subsistance et des maisons, enlèvement de ce qui restait des récoltes<sup>14</sup>. Pour l'expédition conduite l'année suivante par le vizir et général Hāšim b. 'Abd al-Azīz, qui soumit Saragosse à un siège rigoureux, et livra sa terre au pillage, la précision est apportée de la pratique consistant à couper les arbres<sup>15</sup>. Pour s'en tenir à l'ouest péninsulaire, on sait que le général al-Barrā' b. Mālik entra dans la Ğillīqiya en 264 H (13 septembre 877-1er septembre 878) et qu'il y eut une bataille, mais le texte tronqué d'Ibn Ḥayyān n'en dit pas plus: il faut chercher la suite chez Ibn 'Idārī qui reprend textuellement le début de la phrase et continue en disant qu'il ne cessa de parcourir la Ğillīqiya «qu'après avoir détruit tout ce qui y avait de valeur»<sup>16</sup>.

On pourrait être tenté de dire que ces pratiques ne sont pas le seul fait des armées émiraes, mais également de leurs adversaires *muwallad/s*. Après la capture de Hāšim, Ibn Marwān et son allié Sa'dūn marchent sur la région de Lisbonne qu'ils attaquent, pillant ses richesses et la ravageant jusqu'à la fin de l'année 262 H (25 septembre 876)<sup>17</sup>, et ils continuent au début de l'année 263, ne quittant la région que lorsque les subsistances y viennent à manquer, pour s'établir au mont Amāya<sup>18</sup>. De là Ibn Marwān envoie un détachement de cavalerie vers Béja et Ocsonoba «pour un raid destiné à en ramener sa subsistance».

On voit néanmoins, à travers le filtre constitué par les mots du chroniqueur, évidemment plus favorable aux soutiens de l'ordre qu'aux insurgés, une différence entre la pratique des armées émiraes et celle des rebelles. Les premières détruisent pour détruire et terroriser les populations, ne vivant qu'en second lieu sur le pays, tandis que leurs adversaires ne pillent que pour vivre, et n'ont pas un objectif de destruction délibérée.

La guerre de siège est décrite avec quelques détails à propos du siège de la forteresse d'Alanje (*qal'at al-Hanaš* = du serpent). Les assiégeants s'efforcent de priver d'eau les rebelles retranchés dans la forteresse tout d'abord en jetant dans la rivière des cadavres et des rats de façon à rendre l'eau putride, ensuite en disposant des archers sur la rive pour en interdire l'accès. Les assiégé répliquent en creusant des puits aux alentours du château, dont ils protègent l'accès par des murs garnis de pièces de bois revêtues de

<sup>14</sup> *Muqtabis* II-2, 1973, p. 392. Avec la note 621, citant le texte d'al-'Uđrī, beaucoup plus détaillé sur cette expédition. On note la discordance chronologique avec Ibn 'Idārī qui place cette expédition en 264 H.

<sup>15</sup> *Muqtabis* II-2, 1973, p. 399. Avec note 631, ajoutant qu'al-'Uđrī est le seul autre historien à mentionner cette expédition (p. 33).

<sup>16</sup> *al-Bayān al-Muğrib*, éd. Colin-Lévi-Provençal, t. 2, p. 104; trad. Fagnan, t. 2, p. 169.

<sup>17</sup> *Muqtabis* II-2, 1973, p. 375.

<sup>18</sup> *Muqtabis* II-2, 1973, p. 379-380. Trad. approximative partielle, B. FRANCO MORENO, *art. cit.*, p. 55. L'expression: «'amarū wāđrī Ṭašūh» fait difficulté. Nous comprenons: «ils traversèrent le Tage», en corrigeant en «'abarū». De fait, Marvão, possiblement identifié avec Amāya, se situe au sud du fleuve, de l'autre côté par rapport à Lisbonne.

peaux de boeufs. Ils creusent également des conduits permettant à la fois de faire venir l'eau et d'accéder aux puits. Les assiégeants, sous la direction de l'émir, qui a disposé ses troupes dans trois directions autour de la forteresse, et assure lui-même le commandement dans la quatrième, utilisent des machines à lancer des pierres, ou catapultes (*maḡānīq*)<sup>19</sup>, toutes dirigées dans la même direction de manière à atteindre de dos les hommes se rendant aux puits<sup>20</sup>. Mais les assiégés supportent l'épreuve avec courage, si bien que le siège dure trois mois et dix jours, au bout desquels l'émir ordonne un assaut, qui donne lieu à un dur combat, sans résultat jusqu'au soir. Mais le lendemain, Ibn Marwān vient demander le pardon (*al-amān*).

De même lors de l'attaque par l'armée émirale, conduite par al-Munḡir et Hāšim, du camp (*maḡalla*) d'Ibn Marwān dans un lieu mal identifié, auquel on préférera donner la vocalisation la plus simple, mais hypothétique, de Karkar<sup>21</sup>, sont utilisées des catapultes (*maḡānīq*)<sup>22</sup>, qui ne cessent de harceler les hommes d'Ibn Marwān, en tuant un grand nombre, et en contraignant le chef rebelle à se protéger dans le tronc fendu d'un vieux chêne, utilisé comme poste d'observation et lieu de repos. Les assiégés supportent cela jusqu'à épuisement de leurs provisions, et sont réduits à consommer leurs montures, les reptiles et les chiens et jusque la chair de leurs morts. Dans une contre-attaque ils atteignent les machines de guerre et tuent un certain nombre de soldats, dont un officier qu'ils découpent en morceaux, cuisent et dévorent. Là paraît s'arrêter le siège, par la défaite des troupes émirales.

L'expédition menée en 266 H (23 août 879-11 août 880) par une grande armée (*'askar taqīl*)<sup>23</sup> asturo-léonaise, où figure Ibn Marwān réfugié auprès d'Alphonse III, aboutit à la prise d'un château nommé «Dūbal» par Ibn Ḥayyān, et situé par lui à 15 milles, soit une vingtaine de km, au Sud de Badajoz<sup>24</sup>, qui correspond, à n'en pas douter au Monte Oxifer des chroniques chrétiennes<sup>25</sup>. Mais peu de choses sont dites là sur les techniques d'attaque,

<sup>19</sup> Bien que les dictionnaires (KAZIMIRSKI, Hans WEHR, R. DOZY *Supplément*) donnent cette forme comme un singulier, il est clair d'après le contexte qu'il s'agit ici d'un pluriel.

<sup>20</sup> Nous faisons une légère correction au texte édité par M. 'A. MAKKĪ, traduisant ḡalfan min-hum «derrière eux», au lieu de ḡalgan min-hum, qui n'a pas de sens. Le passage est traduit par B. FRANCO MORENO, avec quelques imprécisions (art. cit. p. 53-54).

<sup>21</sup> M. 'Ali MAKKĪ, dans une longue note (n° 597) expose les diverses localisations proposées depuis Caracul, selon DOZY (repris par FAGNAN, dans la trad. du *Bayān* d'Ibn 'Iḡārī), jusqu'à Albuquerque, pour CODERA. M. VELHO («Ibn Marwān et Sa'dūn Surunbāqū», p. 273) et B. FRANCO MORENO («'Abd al-Raḡmān bn Marwān al-Ÿillīqī», p. 55) préfèrent le site de Cárquere, à l'ouest de Lamego, qui, peut-on ajouter, est au moins phonétiquement plus approprié.

<sup>22</sup> Ici on a un pluriel régulier, à la différence de l'attestation précédente.

<sup>23</sup> Sur le sens de cette expression, cf. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, s. v. TQL, avec une citation d'un autre passage d'Ibn Ḥayyān.

<sup>24</sup> MAKKĪ (note 627), M. VELHO (p. 283) et B. FRANCO MORENO (p. 57) adoptent l'identification au lieu-dit Los Adobales.

<sup>25</sup> *Muḡtabis* II-2, 1973, p. 396. B. FRANCO MORENO (art. cit. p. 57) donne une traduction du passage, avec plusieurs erreurs, dont une sur la conversion de date. Cf. *Cronica Albendensia*, dans *Crónicas Asturianas*, Oviedo, 1985, texte p. 177, trad. p. 251-252; Cf. *Crónica Najerense*, trad. Juan A. ESTÉVEZ SOLA, 2003, note 171: «Nada se sabe del emplazamiento de este monte, aunque estaríamos tentado de situarlo en Sierra Bermeja».

sinon que le roi attaqua le château «avec ses équipements» (*bi-‘uddati-hi*)<sup>26</sup>, ce qui peut signifier l’emploi de machines. Mais cette guerre ne se limite pas à des sièges, elle donne aussi lieu à des batailles rangées. La principale est celle qui se termine par la capture du général Hāšim, livrée, le 12 *šawwāl* 262 H / 9 juillet 876, entre l’armée conduite par celui-ci, et celle de Sa’dūn al-Surunbaqī, venu au secours d’Ibn Marwān. Au passage on nous rappelle que l’armée de Sa’dūn comportait, outre peut-être des machines de guerre (*rudūd*)<sup>27</sup>, cavaliers (*al-ḥayl*), fantassins (*al-rağl*) et archers (*al-rumāt*), comme il a été dit précédemment lorsque Sa’dūn se mit en marche pour porter secours à Ibn Marwān, «avec un grand nombre de cavaliers, fantassins et archers»<sup>28</sup>. Mais l’essentiel de la rencontre consiste dans l’affrontement des corps de cavalerie. Le combat se déroule de part et d’autre d’un cours d’eau non identifié, nommé Aḥšad, et dominé par un château non dénommé<sup>29</sup>, où se trouve Sa’dūn. Il commence lorsque les forces de Hāšim traversent le cours d’eau: les deux corps de cavalerie s’affrontent, avec des moments de recul et de reprise pour ceux de Sa’dūn, jusqu’au moment où Hāšim se trouve pris au milieu du gué et entouré par les hommes de Sa’dūn qui s’apprête à le tuer, mais l’un d’eux qui le reconnaît s’écrie: «Arrêtez! On ne tue pas un homme tel que lui! ...C’est le Maître de l’Islam après l’émir Muḥammad, le vizir Hāšim b. ‘Abd al-‘Azīz, le chef de cette armée». Le général fait prisonnier est emmené au château de Monsalud, occupé par Sa’dūn et les siens. Selon les mots du chroniqueur: «Il (Sa’dūn) avait remporté une victoire sans égale et ses hommes remplirent leurs mains de butin»<sup>30</sup>.

Une autre rencontre importante, mais sur laquelle le chroniqueur passe assez rapidement, sans pourtant l’omettre, est celle qui oppose en 263 H les forces asturo-léonaises d’Alphonse III et les hommes d’Ibn Marwān à une corps de cavalerie musulman garde-frontière (*rābiṭa min rawābiṭ al-muslimīn*)<sup>31</sup>, au nombre de 700 cavaliers, renforcé par les gens des *kūra*ls,

<sup>26</sup> KAZIMIRSKI (*Dictionnaire arabe-français*) donne pour *‘udda* le sens «équipements militaires et munitions», et DOZY, pour une époque évidemment postérieure, celui d’«artillerie» (*Supplément*, avec référence à Pedro de Alcalá).

<sup>27</sup> Pour le sens de “machines de guerre” à ce mot, cf. R. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*. Mais le sens ne paraît pas convenir en une occurrence.

<sup>28</sup> *Muqtabis* II-2, p. 360.

<sup>29</sup> M. VELHO suppose que le cours d’eau est le Zêzere, et que le château, qui n’est pas celui de Monsalud, se trouvait soit près du confluent avec le Zêzere de la Ribeira da Isna, soit, plus en aval, à la fin de la Ribeira do Vale do Castro («Ibn Marwān e Sa’dūn...», p. 275). B. FRANCO MORENO ne tente pas de localiser.

<sup>30</sup> L’affaire est rapportée de manière différente, et beaucoup plus succinctement par Ibn ‘Idārī, utilisant visiblement une source différente (*al-Bayān al-Muğrib*, éd. Colin-Lévi-Provençal, t. 2, p. 103-104; trad. Fagnan, t. 2, p. 167). De même Ibn al-Qūṭīyya résume en une seule phrase la rencontre, la captivité et la libération de Hāšim (*Kitāb Iftīāḥ al-Andalus*, trad. J. RIBERA, Madrid, 1926, p. 74, et p. 89 de son édit. du texte; éd. al-‘ARABI, Alger, 1989, p. 75).

<sup>31</sup> Sur ce sens de *rābiṭa*, cf. KAZIMIRSKI, *Dictionnaire arabe-français*. On relève que ces cavaliers sont qualifiés plus loin de *muğāhidūn*, les combattants du *ğihād*.

désireux de rejoindre l'expédition d'été. Les musulmans subirent là un grand désastre, dit le chroniqueur, leurs cavaliers étant exterminés jusqu'au dernier<sup>32</sup>. Cette bataille de la Berberia a été identifiée avec celle de Polvoraria ou Polvorosa des sources chrétiennes, qui portent à 13.000 les effectifs des musulmans défaits et situent le lieu sur la rivière Orbigo<sup>33</sup>.

L'attitude et le sort des populations dans les territoires traversés par la guerre sont évoqués à plusieurs reprises. Chez les Berbères du Ġarb al-Andalus, on rencontre deux attitudes différentes, voire opposées.

Lorsque Sa'dūn descend de la *madīnat Burtuqāl*, où il s'était réfugié «à l'extrémité du fleuve Douro, entre le pays d'Islam et celui de l'Ennemi», pour porter secours à Ibn Marwān, il passe par la ville de Coimbra (*madīnat Qulimriya*), «qui était alors au pouvoir des musulmans», habitée par un groupe de Mašmūda Banū Adānis fidèles à l'émir de Cordoue («adhérents à l'Obéissance» dit le chroniqueur), qui tentent de lui barrer le passage, mais qui sont finalement défaits, perdant des hommes et des chevaux<sup>34</sup>.

De même se rallient à Hāšim et à l'Obéissance, les Barānis de Lağdaniya<sup>35</sup> et Coria, avec leur émir Muḥammad Ibn Tāğt, leurs familles et leurs biens. Hāšim les reçoit favorablement, et il les établit aux alentours de Mérida à côté des *muwallad/s*, sur lesquels ils l'emportent dans les villages, occupent leurs maisons et leur font subir toutes sortes d'avanies. La colère des *muwallad/s* s'accroît d'autant et ils persistent dans leur rébellion.

Toute différente est la réaction des gens de l'*iqṭim*, non identifié, de Mastāsa, sur le Tage, «qui était alors habité par une population nombreuse», à l'approche de l'armée de Hāšim b. 'Abd al-'Azīz, en marche contre Ibn Marwān. Dans la crainte de Hāšim, il se rallie à la rébellion du *muwallad*.

Il n'est pas besoin d'insister sur le fait que les populations néo-musulmanes (*muwallad/s*) participent pleinement à la rébellion, et que ce sont elles qui la caractérisent, au moins par leurs chefs. Plus intéressante est la notice de l'établissement par le représentant de l'émir de Berbères dans les villages des alentours de Mérida, augmentant ainsi la colère des populations *muwallad/es* de la région, ce qui montre que la révolte *muwallad/e* avait bien des bases populaires, et n'était pas seulement le fait de chefs héritiers de l'aristocratie wisigothique.

Intéressante également est la notice du comportement de Hāšim b. 'Abd

<sup>32</sup> *Muqtabis* II-2, 1973, p. 384. Le résumé de M. VELHO (art. cit., pp. 282-283) accumule ici les non-sens, disant notamment que les musulmans infligèrent là une terrible déroute aux "polythéistes".

<sup>33</sup> *Cronica Albendensia*, éd. cit., texte p. 177, trad. p. 251: «Sed manus idem ostis ex aduerso exercitum sequens, qui erant de Toletto, Talamanca, Uatelhaggara uel de alia castra, sub uno XIII milia in loco Poluoraria apud fluium Urbicum a principe nostro interfecti sunt».

<sup>34</sup> *Muqtabis* II-2, 1973, pp. 368-369, avec longue note de M. 'A. MAKKĪ (n° 599), donnant les références aux Banū Abī Dānis (ou Adānis) en al-Andalus, depuis Santaver jusqu'à Setūbal et Alcácer do Sal (Qaṣr Abī Dānis, ou Qaṣr al-Milh).

<sup>35</sup> Idanha-a-Velha, selon Martim VELHO (art. cit.) et Bruno FRANCO MORENO (art. cit.).

al-'Azīz lors de la reddition des occupants *muwallad/s* et chrétiens ('*aġam/s*) d'un château non identifié, appelé Maqālis, et situé dans le district également non identifié de Amsīn<sup>36</sup>. Nous citons textuellement ce passage, tel que nous le traduisons:

«Ils se pressèrent de descendre du château avec leurs enfants et leurs dépendants, et ils se rendirent dans le camp du sultan. Hāšim ordonna de les rassembler et il s'assit devant eux. Il se mit à appeler les hommes et lorsque l'un d'eux se présentait à lui, il lui demandait: «Es-tu musulman ou chrétien?». Si l'homme lui répondait «chrétien», il ordonnait de lui trancher la tête et de réduire ses enfants en captivité, et s'il répondait: «je suis musulman», il lui disait: «Récite une sourate du Coran.», et s'il récitait une sourate, il lui disait: «Récite-s-en une autre, et une troisième». Même si l'homme les récitait, cela ne suffisait pas à le délivrer. Car Hāšim disait à certains des prisonniers: «C'est une ruse de ta part, espèce de porc! Tu y as passé le jour ou la nuit et tu les retenues. Récite donc: «*al-mursalāt 'urfan*»<sup>37</sup>. Et si l'homme se trompait en quelque chose ou s'il hésitait, Hāšim disait: «Ne vous ai-je pas dit qu'il était chrétien? Durant cette nuit il a appris la sourate qu'il vient de réciter». Et il ordonnait de le décapiter et de prendre possession de ses familiers et de ses enfants, jusqu'à arriver au dernier d'entre eux et à vendre les captifs, qu'achetèrent certains des musulmans de l'armée, de ceux craignant Dieu. Ceux-ci se montrèrent généreux envers ceux dont ils surent qu'ils étaient des fils de musulmans et ils les libérèrent»<sup>38</sup>.

Nous voyons donc là la participation de populations restées chrétiennes à côté de celles déjà converties à l'islam, derrière des chefs qui sont assurément tous *muwallad/s*. On aperçoit également combien la distinction pouvait être floue entre les unes et les autres.

Un autre élément intéressant pour l'histoire de la guerre contenu dans cette partie du *Muqtabis* II-2 réside dans l'histoire de la captivité du général omeyyade Hāšim, livré par Ibn Marwān et Sa'dūn al-Surunbaqī, au roi de León, Alphonse III. L'intérêt de l'affaire ne réside pas tant dans le rachat final du captif contre une rançon payée par ses enfants, ce qui est plutôt banal dans le contexte médiéval, malgré l'indication donnée que ce fut en fait l'émir Muḥammad qui négocia en secret la libération<sup>39</sup>. Ce qui attire plutôt l'attention consiste dans les relations nouées entre Alphonse III et son captif. Le roi traite Hāšim avec humanité, et le trouve très agréable, ne s'occupant qu'à manger

<sup>36</sup> Nous doutons fortement de l'identification de ces deux toponymes proposée par M. 'A. Makkī comme «Nogales» et «Encinar».

<sup>37</sup> Coran, Sourate *الرِّسَالَاتِ عُرْفَا*: 77 «Celles qui sont envoyées», 1: «Par celles qui sont lâchées à la suite» (trad. Blachère).

<sup>38</sup> *Muqtabis* II-2, 1973, p. 362-363.

<sup>39</sup> *Muqtabis* II-2, 1973, note 7, p. 386-387.



et à boire en sa compagnie, en délaissant les affaires du royaume<sup>40</sup>. On peut s'interroger sur l'idiome utilisé dans ces rapports entre le monarque et son prisonnier. Plus vraisemblable qu'une connaissance de l'arabe, même dans sa variante dialectale d'al-Andalus, par le souverain asturo-léonais, est l'utilisation par le vizir et général omayyade du *romance* d'al-Andalus, qu'une mauvaise habitude a fait désigner comme la langue mozarabe, alors que l'on sait qu'il était utilisé, au moins à l'époque en question, concurremment à l'arabe, aussi bien par les musulmans que par les chrétiens d'al-Andalus.

De la même manière, et inversement, on peut se demander dans quelle langue se déroulait le dialogue précédemment évoqué entre le même Hāšim et ses prisonniers. Peut-être dans le même *romanandalusí*, pour reprendre le terme forgé par F. Corriente<sup>41</sup>, mais peut-être bien aussi, et plutôt, en *arabandalusí*, puisque les prisonniers, même mal, ou pas du tout, convertis à l'islam, étaient capables d'avoir appris et de réciter, une et plusieurs sourates du Coran. Nous n'entendons pas, bien évidemment, suggérer par là que les prisonniers maîtrisaient la langue coranique, mais seulement qu'ils avaient assez de familiarité avec l'arabe vulgaire pour pouvoir réciter de manière relativement correcte les sourates exigées. Et l'on relève qu'il ne leur est pas reproché de les mal articuler.

Nous ne pensons pas être sorti du sujet de la guerre en parlant des problèmes de langues, car, dans toute guerre il vient un moment où les ennemis doivent se parler, soit pour la terminer, soit comme on l'a vu ici traiter bien ou mal les prisonniers, ou comme on dit en français «prendre langue».

Pour ne pas terminer sur une note fallacieusement optimiste, on se doit de signaler, parallèle à l'action de Hāšim b. 'Abd al-'Azīz envers les prisonniers de Maqālis, celle d'Alphonse III vis-à-vis des occupants du château de Dūbal-Monte Oxifer, réduisant les habitants en captivité et tuant un grand nombre des musulmans de la garnison, ce qui provoqua le mécontentement d'Ibn Marwān et le début de son éloignement du roi chrétien. On verra là, à la fois la cruauté également partagée entre les deux bords, et le malaise des *muwallad/s* représentés par Ibn Marwān entre les deux camps de la péninsule.

<sup>40</sup> *Muqtabis* II-2, 1973, p. 379.

<sup>41</sup> *Árabe andalusí y lenguas romances*, Madrid, 1992; *Romania Arabica. Tres cuestiones básicas: arabismos, «mozárabe» y «jarchas»*, Madrid, 2008.